

Annales de Phénoménologie –

Nouvelle Série

Annalen der Phänomenologie –

Neue Reihe

Annales de Phénoménologie – Nouvelle Série
Annalen der Phänomenologie – Neue Reihe

Fondateur de la revue/Gründer der Zeitschrift : Marc Richir (†)
Directeur de publication/Herausgeber : Alexander Schnell

Secrétariat de rédaction et commandes/Sekretariat und Bestellungen :

Lehrstuhl für Phänomenologie
Fakultät für Geistes- und Kulturwissenschaften
Bergische Universität Wuppertal
Gaußstraße 20
D-42119 Wuppertal
E-mail : alex.schnell@gmail.com

Comité de rédaction/Beirat der Redaktion : Sacha Carlson, Guy van Kerckhoven,
Patrice Loraux, Antonino Mazzù, Alexander Schnell (Directeur de
publication/Herausgeber)

Revue éditée par l'Association pour la Promotion de la Phénoménologie.
Diese Zeitschrift wird von der Association pour la Promotion de la Phénoménologie
herausgegeben.

Siège social/Eingetragener Sitz :
A.P.P.
2 route des Marnières
F-89500 Dixmont

Avertissement :

L'éditeur du site « annales.eu » – l'Association pour la promotion de la phénoménologie – détient la propriété intellectuelle et les droits d'exploitation. À ce titre, il est titulaire des droits d'auteur et du droit *sui generis* du producteur de bases de données sur ce site conformément à la loi n° 98-536 du 1er juillet 1998 relative aux bases de données.
Les articles reproduits sur le site « annales.eu » sont protégés par les dispositions générales du Code de la propriété intellectuelle.

Pour un usage strictement privé, la simple reproduction du contenu de ce site est libre.
Pour un usage scientifique ou pédagogique, à des fins de recherches, d'enseignement ou de communication excluant toute exploitation commerciale, la reproduction et la communication au public du contenu de ce site sont autorisées.
La mention « Association pour la promotion de la Phénoménologie » sur chaque reproduction tirée du site est obligatoire, ainsi que le nom de l'auteur et la référence du document reproduit.

Les manuscrits peuvent être envoyés au Secrétariat de Rédaction.
La Revue n'en est pas responsable.
Manuskripte können an das Sekretariat geschickt werden.
Die Zeitschrift haftet hierfür nicht.

Annales de Phénoménologie – Nouvelle Série

Annalen der Phänomenologie – Neue Reihe

2018

SOMMAIRE

<i>Sémantique et eidétique dans la phénoménologie d'Edmund Husserl</i>	6
TILL GROHMANN	
<i>Max Scheler. Un enivré d'essences (1874-1928)</i>	27
JOSÉ ORTEGA Y GASSET	
<i>Réalité et réalisme dans la pensée de Max Scheler</i>	32
PATRICK LANG	
<i>La métaphysique des faits originaires à l'épreuve d'une hénologie brisée. Deux amorces dans l'œuvre de Husserl</i>	57
INGA RÖMER	
<i>Phänomenologie und Metaphysik der Welt im letzten Werk von László Tengelyi</i>	71
KAREL NOVOTNÝ	
<i>De la foi perceptive à la promesse du monde. Pour une histoire transcendantale de la confiance</i>	83
ISTVÁN FAZAKAS & TUDI GOZÉ	
<i>L'apodicticité relative de l'existence du monde et le primat de la concordance de l'expérience</i>	117
GEORGY CHERNAVIN	
<i>L'hyperplatonisme de Richir à l'époque des Recherches phénoménologiques</i>	146
SACHA CARLSON	
<i>Sur le caractère « protéïforme » de la phantasía dans la refondation de la phénoménologie de Marc Richir</i>	181
TETSUO SAWADA	
<i>L'infini phénoménologique</i>	199
ALEXANDER SCHNELL	

<i>L'intuition constructive de l'être transcendantal</i>	214
STÉPHANE FINETTI	
<i>Essai pour introduire en phénoménologie le concept de « spectre phénoménologisant »</i>	239
PABLO POSADA VARELA	
<i>Multifonctionnalité des systèmes duals</i>	282
RICARDO SÁNCHEZ ORTIZ DE URBINA	
<i>Fiction et contre-fiction dans l'écriture poétique</i>	294
ANTONINO MAZZÙ	

<i>Vers une phénoménologie constructive de la réalité historique. Introduction à deux textes inédits de José Ortega y Gasset</i>	309
ANNE BARDET	
<i>[Historiologie] (1928)</i>	332
JOSÉ ORTEGA Y GASSET	
<i>Hegel et la philosophie de l'histoire (1931)</i>	337
JOSÉ ORTEGA Y GASSET	
<i>Histoire et historiologie chez Ortega y Gasset : Notes pour la construction d'une ontologie régionale pure de la science historique</i>	352
IVÁN GALÁN HOMPANERA	

Max Scheler. Un enivré d'essences (1874-1928)

JOSÉ ORTEGA Y GASSET

L'Européen³⁹ de 1870, de 1880, exécutait dans son existence un numéro qui chaque jour nous apparaît comme plus difficile, comme plus invraisemblable.

Symboliquement, on conserve de cette époque une gravure où l'on voit Blondin le funambule traversant une grande place sur une corde, à cinquante mètres du sol. Ce funambule, c'était l'Européen positiviste de 1880. L'homme occidental de l'époque était un *kenobate*, un marcheur du vide. Ce vide, c'était le monde, lui qui à première vue semble tellement plein, et dont le seul nom évoque une plénitude de plénitudes. Le positivisme consistait en une opération mentale moyennant quoi le fait de penser sur le monde réussit à l'évacuer, à le dégonfler, à le pulvériser. Nous ne voulons pas dire par là que le positivisme manque de justification. Il en a tellement, que si les hommes de 1880 n'avaient pas été positivistes, nous aurions nous-mêmes été contraints de l'être. La pensée est un étrange oiseau qui se nourrit de ses propres erreurs. Elle progresse grâce à l'effort en pure perte qu'elle fournit pour parcourir jusqu'au bout des voies sans issue. Ce n'est que lorsqu'une idée est portée à ses ultimes conséquences qu'elle révèle de façon claire son invalidité. Il faut donc s'y embarquer résolument, cap sur le naufrage. C'est ainsi que vont s'éliminant les grandes erreurs, laissant émerger, exempte, la vérité. L'homme a besoin d'épuiser l'erreur pour encercler le corps farouche de la vérité.

Lorsque le monde semble plein, c'est de sens qu'il est plein. De même, lorsqu'on le vide, c'est du sens qu'on lui enlève. Tel était le numéro difficile qu'exécutaient nos grands-parents : ils parvenaient à vivre sur un monde dépourvu de sens, ils funambulaient.

³⁹ [Les notes ont été ajoutées par les soins des traducteurs]. Cet écrit obituaire paru à la mort de Max Scheler est un court texte d'Ortega, resté célèbre. Aussi fut-il repris dans d'ultérieurs recueils (par exemple, et pour n'en citer qu'un exemple : *Kant, Hegel, Scheler*, Alianza Editorial, Madrid, 2007). Les deux premières parutions de cette note obituaire dans la presse espagnole furent : « Notas. Max Scheler. (1874-1928) », *Revista de Occidente*, LX, juin 1928, p. 398-405 et « Un embriagado de esencias », *El Sol*, 1^{er} juillet 1928. C'est la version incluse dans le tome V de la nouvelle édition critique des *Œuvres Complètes* qui aura servi de base textuelle à la traduction que nous proposons, la référence exacte étant : José Ortega y Gasset, *Obras Completas*, tomo V (1932-1940), Taurus, Madrid, 2017, p. 216-220.

Il semble juste de se demander ce qu'est donc cette chose qu'est le sens, que le monde aurait ou n'aurait pas. Nul besoin que le sens soit bon [*bueno*] pour en avoir ; ce qui [217] aurait mauvais sens [*mal sentido*], en aurait toujours un, bien évidemment. Nul besoin non plus que le monde ait un sens dernier, cela même que le Catéchisme nomme « fin ultime » de l'univers. Pour que le monde ait du sens, il suffit que lui et les choses qui sont en lui aient un mode d'être. Quel qu'il soit. Que les choses soient ce qu'elles sont, cela suffit. Dès lors que nous trouvons ce qu'une chose est, elle a déjà du sens pour nous ; or, pour le positivisme – et c'est justement cela qu'il nous est difficile de revivre – nulle chose n'avait d'être. Il n'y avait, dans cette perspective, que des « faits ». Et le « fait » signifie, peu ou prou, un changement dans les choses. Et s'il n'y a rien d'autre que des changements, il en résulte que chaque chose cesse à chaque instant d'être ce qu'elle était pour en devenir une autre. Et étant donné que cela lui est arrivé avant et que cela lui arrivera après, dans tous ses aspects et dimensions, le monde finit par devenir un chaos absolu : c'est le pur *non-sens*⁴⁰ en train d'exister.

Face à ce monde si frénétique, si hors de soi, au sens strict, qu'il n'est ni de ce monde, ni de l'autre, qu'il n'a même pas de figure d'être, on ne pouvait se comporter, intellectuellement parlant, que comme l'explorateur le fait avec les tribus africaines : on ne pouvait rien faire d'autre qu'observer leurs coutumes. Vu que les faits n'ont pas d'être, ni de conduite ferme, constante et sérieuse, peut-être manifestent-ils des coïncidences hasardeuses, bien que fréquentes. C'est de cela que se contentait l'homme positiviste : tout en renonçant à une quelconque contexture des choses, il observait la fréquence des rapports entre les faits. À force de forces⁴¹, et quitte à s'extraire quelque peu de son propre sentir, il parvenait à des propositions comme : « Jusqu'à présent, les faits se sont comportés de la sorte ». Mais rien de plus. L'instant d'après, les faits pouvaient parfaitement se comporter de façon inverse. Comme je l'ai déjà dit, l'homme positiviste vivait en porte-à-faux, se laissant glisser par-dessus le vide sur la corde raide de la fréquence du hasard.

Semblable situation serait incompréhensible si nous ignorions qu'une conception du monde aussi instable trouvait sa contrepartie, chez l'homme positiviste, dans une gravitation de type pratique. Il arrivait que cette façon d'observer les « faits » et les fréquences de leurs rapports permît de formuler des « lois » scientifiques qui, à la faveur d'un scandaleux hasard, se vérifiaient. Dans un monde sens dessus dessous, il y avait lieu de faire des prévisions et, partant, de construire des machines qui en tenaient compte. Nul doute que l'on y réussissait grâce à un *habitus* scientifique

⁴⁰ En français dans le texte.

⁴¹ A *fuerza de fuerzas*. Jeu de mots d'Ortega qu'il est possible de rendre assez fidèlement en français.

nommé « la physique », en rien positiviste, mais bien plutôt acquis dans des temps à la trempe on ne peut plus antagonique, à savoir, dans les temps cristallins du rationalisme le plus pur. Jamais une génération positiviste n'aurait inventé la *nuova scienza* de Galilée et de Kepler, lesquels croyaient avec une foi démente que non seulement le monde avait un mode d'être, mais aussi que ce mode d'être était le plus rigoureux et formel qui soit. Selon ces clairs esprits, les choses de l'univers usaient de « coutumes géométriques » – *more geometrico*.

Cependant, on ne saurait nier que les conséquences bénéfiques de ce rationalisme-là furent récoltées en plein positivisme. L'Europe s'était enrichie ; le [218] monde, vidé de sens, s'était rempli de machines et était devenu commode. Tel fut le contrepoids : l'utilisme [*utilismo*] servit de balancier au funambule européen.

Il y avait cependant des gens que le plat de lentilles de la technique, de l'économie et de la maîtrise de la matière n'était pas à même de corrompre. Plus grande est cette maîtrise et plus sûr se sent l'homme de faire ce qu'il veut avec les choses, plus grande se fera sentir pour lui l'urgence de savoir quel sens revêt sa propre activité. C'est là le terrible problème du millionnaire, que le pauvre ne saurait concevoir : dans quoi dépensera-t-il son argent ? Ces personnes non corrompues s'efforçaient de faire voir que priver les choses de sens n'était pas moins insensé ; que la science elle-même était un fait inexplicable au milieu d'un chaos de purs faits ; que le positivisme, somme toute, était un contresens. Or, ces excellentes personnes étaient, après tout, de leur temps, et dans leurs veines coulait aussi du sang positiviste. Dès lors, il n'y a pas à s'étonner de la nécessité, pour eux, de cet énorme détour aux fins de démontrer que certaines choses avaient, en effet, un être et un sens. En toute rigueur, ils ne parvenaient à les découvrir que dans la culture. Telles furent les philosophies restauratrices qui fleurirent vers 1900 (le néokantisme, le néohégélianisme). Or, à bien y penser, et quelque pathétique que soit la façon dont les penseurs allemands de la génération antérieure l'ont barbouillée, la culture ne représente, au sein de l'univers, que très peu de chose. Même à l'intérieur de l'homme, la culture n'est qu'un recoin. La science, l'éthique, l'art, etc., semblent être d'excellentes aspirations [*afanes*], tant que l'on ne se regorge pas de leur creuse énumération. Car alors la véracité, dans sa crudité, fait corps avec nous, nous invitant à souligner le modeste avoir de ces puissances de la culture.

Il nous paraît aujourd'hui invraisemblable qu'il y a à peine trente ans, il fallût surmonter tant de difficultés et se dresser à tel point sur la pointe des pieds afin d'entrevoir, dans un lointain utopique quelque chose qui manifestât vaguement de l'être et du sens. L'innovation gigantesque entre cette époque et la nôtre, ce fut la « phénoménologie » de Husserl.

Soudainement, le monde coagula et se mit à laisser filtrer du sens par tous ses pores. Les pores sont les choses, toutes les choses, les lointaines et solennelles – Dieu, les astres, les nombres –, comme les choses modestes et plus proches – les visages d’autrui, les costumes, les sentiments triviaux, l’encrier qui dresse sa monumentalité quotidienne face à l’écrivain. Chacune de ces choses se mit, tranquillement et résolument, à être ce qu’elle était, à avoir un mode d’être et de comportement déterminé et inaltérable, à posséder une « essence », à consister en quelque chose de fixe ou, comme j’aime à le dire, à avoir une « consistance ».

Le changement, du fait de son caractère soudain, évoque ce qu’il nous arrive quand nous nous retrouvons nez à nez à regarder l’eau d’un bassin. D’abord ce n’est que de l’eau que l’on voit, et qui, d’ailleurs, est d’autant moins visible, d’autant plus vide de contour et de figure, qu’elle est propre. Mais, tout d’un coup, il suffit de varier, un tant soit peu, l’accommodation oculaire, et voilà que nous découvrons le bassin habité de tout un paysage. Le jardin potager s’y baigne ; les pommes, reflétées dans [219] le liquide, y nagent, et la nouvelle lune y promène, au fond, sa face d’inspecteur à scaphandre. C’est quelque chose de semblable qui se produit dans les grands changements historiques : en dernière instance, leur cause radicale n’est qu’une simple variation de l’appareil mental de l’homme, variation qui lui donne d’enregistrer des reflets restés inaperçus.

L’aspiration sempiternelle de la philosophie – l’appréhension des essences – s’accomplissait, finalement, dans la phénoménologie de la façon la plus simple qui soit. Il n’est pas difficile de comprendre l’ivresse de celui qui, le premier, fit usage de cette nouvelle optique. Autour de lui, tout s’enflait de sens, tout était essentiel, tout était définissable, aux arêtes sans équivoque, tout en diamant. Le premier homme de génie, Adam du nouveau Paradis, qui plus est, Adam hébreu, ce fut Max Scheler. En ce sens, il aura été, de notre époque, le penseur par excellence. Aujourd’hui, avec sa mort, cette époque se clôt – l’époque de la découverte des essences. Son œuvre se caractérise par la plus étrange paire de qualités qui soit : la clarté et le désordre. Dans tous ses livres – sans architectonique – il est question de tout, ou presque. Au fil de notre lecture, nous remarquons que l’auteur ne sait pas contenir l’avalanche de sens qui lui tombe dessus. Au lieu de s’en aller péniblement à sa recherche dans de vagues lointains, il se sent assailli par lui. Les objets lui collant le plus au flanc lancent, pressants, leur secret essentiel. Scheler ne sait pas y résister, et déjà en route vers les grands problèmes, il les oublie, pour énoncer les vérités concernant l’immédiat. Il aura été le philosophe des questions les plus proches : les caractères humains, les sentiments, les interprétations historiques. Il remettait toujours à plus tard la métaphysique, la théorie de la connaissance, la logique. Et, pourtant, il avait aussi pensé à leur sujet. Mais il vivait mentalement assailli

par tant de richesse. À peine bougeait-il les mains dans l'atmosphère proche, qu'elles se remplissaient de bijoux, comme il arrive à un prestidigitateur. On a là un cas on ne peut plus curieux de surproduction d'idées. Il n'aura pas écrit une seule phrase qui ne dise, de façon directe, dense et laconique, quelque chose d'essentiel, de clair, d'évident, et donc, fait de lumineuse sérénité. Mais les sérénités qu'il avait à dire étaient si nombreuses, qu'il s'en trouvait assailli, qu'il titubait, ivre de clartés, enivré d'évidences, grisé de sérénité. Son expression est baroque, mais, comme tout ce qui est baroque, on le trouve déjà chez les classiques. Selon Platon, c'est à ce geste paradoxal que l'on reconnaît le philosophe. D'après lui, le philosophe n'est pas un homme tranquille, tempéré, pausé. C'est un frénétique, un exalté, un « enthousiaste ». L'« enthousiasme », c'était cet état orgiaque qu'induisaient certains cultes, et plus particulièrement celui de Dionysos. C'est donc un homme enivré. À ceci près que la matière dont il s'enivre, c'est précisément le contraire de toute frénésie : c'est la sérénité de ce qui est évident, le calme cosmique du vrai, fixe en lui-même, immuable, éternel. En effet, il n'est pas vraisemblable que quiconque ayant quelque chose du philosophe ne présente pas sur son visage l'un ou l'autre vestige de cette sereine ivresse inséparable de celui qui est buveur d'essences. En projetant cette impression dans leur vocabulaire plastique, les [220] anciens créèrent ce double buste, si étrange, qu'ils nommaient *Dionysoplaton*. Deux visages collés au niveau de la nuque : l'un, aux traits sereins, l'autre, dans un arrachement orgiaque.

La mort de Max Scheler laisse l'Europe dépourvue du meilleur esprit qu'elle possédait, là où notre temps se plaisait à se refléter avec une étonnante précision. Il faut à présent compléter son effort en y ajoutant ce qui lui faisait défaut : de l'architectonique, de l'ordre, du système.

Revista de Occidente, juin 1928

(Traduit de l'espagnol par Julie Cottier et Pablo Posada)